

TOUS LES 5 JOURS.

HUIT
gravures par mois.

Pour 3 mois :

Paris, 9 »
Départ., 9 50
Étranger, 10 »

avec une Couverture
50 c. en plus.



AU BUREAU,

Boulev. des Italiens,

n° 2,

ET CHEZ LES DIRECTEURS
DE POSTES.

Les lettres et envois
d'argent doivent
être affranchis.

PETIT COURRIER DES DAMES,

JOURNAL DES MODES.

(Tous les articles signés sont inédits et appartiennent au PETIT COURRIER.)

Modes d'Hommes.

Toujours la même chose, si vous voulez; mais en vérité notre costume, messieurs, est trop vilain, trop laid, trop ingrat, trop mesquin, trop ridicule, trop incommode, trop prosaïque, trop..... on ne peut enfin que le blâmer dans son ensemble et dans ses détails. La réaction, a-t-on crié, la réaction! Mais où est-elle? où aller pour la voir? qui l'a commencée cette réaction? Il y a quelques mois, l'on me parlait d'un club qui devait s'occuper *sérieusement* de la réforme de notre costume; mais jusqu'à présent nous n'avons rien vu, et, qui plus est, depuis quelque temps nous n'avons plus rien entendu. Que n'a-t-on présenté, discuté, adopté et promis? La casaque et les poulaines de Buridan! le pourpoint, les hautes-chausses, la toque et la résille de François I^{er}! la fraise, le feutre à plume blanche, le manteau et les bottes-chaudrons de Louis XIII! la tunique italienne de ces grands maîtres de l'art, dont la mythologie et le paganisme étaient les dieux; Raphaël, le Titien, Michel-Ange

et Véronèse les prêtres; les papes Jules II et Léon X les ordonnateurs!

Rien de tout cela n'a réussi: les mots de poésie, d'art, de goût sont tombés, et l'éternel habit et l'éternelle redingote ont survécu.

C'est un parti pris, il faut donc s'y résigner et ne plus chercher de la nouveauté et de la variété dans le costume des hommes; il faut s'appliquer à le rendre le plus simple et le moins laid possible. Je vous le jure, c'est là une tâche bien difficile! Les femmes se sont réservé tout l'éclat et toute la splendeur de l'élégance; à elles les plumes, les fleurs et les bijoux; à elles les étoffes riches et éclatantes, à elles enfin le véritable luxe.

Les hommes font bien piteuse mine dans les salons resplendissants d'or, de glaces et de bougies; ce sont de sombres fantômes qui vont, qui viennent, qui passent et repassent, ou marchent à peu près en mesure lorsqu'ils sont censés *danser*. Ces masses noires font un singulier contraste au milieu des tourbillons de femmes éblouissantes de satin, de gaze et de pierreries. Un peintre qui aurait un bal de nos jours à re-

présenter profiterait de nous comme *repoussoirs*.

Mais cette digression nous entraînerait trop loin; revenons à notre époque, au costume du jour, étudions la mode actuelle, transportons-nous dans les salons ou plutôt dans le temple de M. HUMANN*; c'est là une sorte de bazar fashionable, d'arsenal de mode, de sanctuaire de dandysme, où tout respire l'élégance et le bon goût, et d'où partent les modes nouvelles pour se répandre dans le monde et y être adoptées. M. Humann est un de ces hommes qui comprennent le peu de parti que l'on peut tirer de notre costume, et tous ses efforts tendent à sortir de l'ornière autant que possible. C'est à lui que nous devons les plus jolies innovations de la saison: les *boutons à la française* et les *robes de chambre à la Pétrarque*.

Pour les soirées et les bals l'influence des modes d'été commence déjà à *poindre*. Ainsi les gilets sont de couleurs moins foncées qu'en hiver; les dessins en sont plus petits et moins éclatans. La forme des habits a peu changé: les collets en sont toujours étroits, les revers larges et les basques presque carrées; M. Humann ne nous fait grâce des boutons à la française que pour l'habit noir. Les pantalons de drap de soie demi-collans, le soulier verni à petite rosette ou même la botte fine vernie (pour soirée seulement).

Quant aux modes de cheval, de promenade et de matin, on ne sait encore rien préciser. La douceur de la saison a déjà fait sortir plusieurs costumes de printemps; aussitôt la pluie les faisait rentrer, et à côté des pantalons de casimir clair et du gilet de satin à châle, passait le manteau ou le pardessus, les bottes doublées de liège et le pantalon de tricot de laine; c'est donc une incertitude. Les redingotes sont garnies de gros boutons, larges revers, collets, revers et paremens garnis de passementerie; jupon plus bas, doublé de

poult de soie broché. Gilets de poil de chèvre, de satin ou de soie brochée, à châle et deux rangs de boutons. Pantalons en satin de laine ou casimir gris-fer, ardoise, ou *cedre de printemps*.

Les toques du x^e siècle, dont nous parlions tout-à-l'heure, sont sans doute ce qui a inspiré à M. GIBUS* les jolis bonnets de velours et de soie qu'on trouve chez lui. La vogue des claques est toujours dans ces brillans magasins; on y trouve aussi un grand choix de chapeaux de livrée et de casquettes d'enfans. Avec le printemps va apparaître encore une innovation de M. Gibus; ce sont des chapeaux de castor gris, se ployant comme les claques de bal, et d'une légèreté!... enfin, quand il en sera temps, nous en parlerons plus longuement. Pour le moment en voilà assez, les indiscretions ont toujours été nuisibles.... à tout le monde.

NOUVEAUTÉS.

MAGASINS SAINTE-ANNE.

La nouveauté plaît toujours, elle plaît aux femmes surtout, elle plaît à Paris par dessus tout; on la cherche dans les amours, dans les plaisirs, dans les parures; c'est par elle que l'on aime la fleur qui va naître, la jeune fille qui grandit belle, la saison qui s'approche florissante, le tissu qui s'empreint de fraîches nuances; c'est par elle enfin que l'on vient aujourd'hui aux magasins Sainte-Anne**, parce que l'on sait que la nouveauté s'y montre à chaque saison, distinguée et charmante: cet hiver elle était admirable sous les satins, les brocarts, les dessins d'or et de soie; ce printemps nous la voyons ravissante à travers les légères ondulations de mousseline, les délicates nuances qui parent les nombreuses soieries, les tissus de tant de genres divers

* Rue Vivienne, 20, et place des Victoires.

** Rue Choiseul.

* Rue Neuve des Petits-Champs, 83.

qui arrivent à chaque instant chez M. Delisle, comme s'il s'était imposé la tâche d'être toujours le premier à offrir les nouveaux tributs de l'industrie française. Certes, lorsque ce superbe établissement passa sous une nouvelle direction, on dut craindre que l'inexpérience (ce tort aimable des plus gracieuses années de la vie) n'égarat quelquefois le zèle du jeune propriétaire des magasins Sainte-Anne; mais son éducation tout industrielle, son imagination tout inventive, étaient dignes des brillantes fondations sur lesquelles il devait marcher; aussi la fraîcheur de ses idées n'apportait-elle qu'un nouveau lustre à sa maison, et ses premières épreuves furent-elles des succès.

Nous ne pouvons donc nous étonner du choix délicieux que nous voyons aujourd'hui dans les nouveautés qui abondent aux magasins Sainte-Anne. Les soieries d'été n'y sont pas encore complètement arrivées; mais leur recherche, leur élégance, leur originalité, peuvent se comprendre sur les échantillons que nous avons déjà vus. Les mousselines de laine y sont classées en deux genres bien distincts: les petits dessins frais, légers, délicats, tels qu'on les emploie pour robes simples, négligées, robes enfin de tout le monde, puis les grands dessins jetés largement sur de beaux fonds d'une composition neuve et originale qui en fait l'apanage des femmes élégantes. Le vert, le ponceau et l'écarlate dominent dans toutes les nuances. Les mousselines de laine brochée, les memphis, les poils de chèvre surtout, produisent les plus jolies étoffes qu'on puisse imaginer. Ce dernier tissu est souple, soyeux, léger au porter, riche à la vue, produit les nuances les plus fraîches, ne prend pas le pli, et remplit enfin toutes les conditions qu'exigent le bon goût et l'élégance. Nul doute que maintenant la perfection donnée au poil de chèvre ne place ce tissu en première ligne parmi les objets les plus distingués de la toilette.

Les mousselines, jakonas et perkales

imprimés à petits dessins y présentent des milliers de peignoirs, qui suffiront à peine aux nécessités du printemps, tant on trouvera indispensable de se vêtir de ces simples et jolies choses. Plus tard nous donnerons les noms de ces nouveautés qui ne font que paraître, et auxquelles on ne peut encore assigner que leur mérite et leur supériorité incontestables.

— Les chapeaux de printemps sont de forme très-grande, à en juger par les premières compositions exécutées sous le secret dans nos principaux magasins. Les modes de Longchamps révéleront plus d'un brillant mérite, et nous savons que M^{me} Dasse doit y paraître avec un avantage qui répondra à la brillante réputation qu'elle s'est acquise par les délicieuses modes qu'elle a offertes cet hiver: les capotes, et les pailles de riz et d'Italie subissent déjà chez elle des coupes charmantes, qui ne sont regardées que comme *essais*, mais qui présagent avec quel nouveau succès le nom de M^{me} Dasse se rattachera aux modes de ce printemps.

Le succès que M^{me} Dasse a obtenu pour ses bonnets à la Chantal est vraiment devenu un triomphe aujourd'hui; non-seulement les plus grandes élégantes ont voulu posséder cette jolie innovation, mais elle vient compter maintenant dans les plus belles attributions des corbeilles de noce, et se trouve classée pour coiffure de mariée. La semaine de Pâques, à l'église de l'Assomption, elle doit paraître sur la tête de la fille de la comtesse de... c'est une jeune et belle Anglaise qui sera divine sous cette coiffure exécutée en perles fines, ayant, au lieu de barbes, une écharpe en points d'Angleterre, et des bouquets en fleurs d'oranger et de rose au lieu des plumes qui garnissent les côtés des joues. Cet ensemble sera d'un effet charmant, et nous nous serions empressés d'en offrir le modèle dans notre gravure de mariée, si nous n'avions redouté de présenter deux fois la

* Rue Richelieu, 38.

même coiffure. Le bonnet à la *Chantal* que nous avons donné déjà, est suffisant pour indiquer celui de la mariée; il suffit d'y approprier les changemens que nous indiquons, et de savoir que M^{me} Dasse l'exécute dans tous les genres les plus simples et les plus convenables aux diverses élégances.

L'Enfant de Mahomet.

On dit que le sultan ne jette plus le mouchoir pour témoignage de ses hautes faveurs, et qu'aujourd'hui un ordre plus ou moins imposant suffit pour manifester ses amoureuses pensées; c'est dommage, l'usage était piquant, l'expression délicate, elle protégeait la pudeur des femmes, car il est certaine déclaration où tout l'embaras est dans le mot; le mot, c'est ce qui donne le tremblement aux lèvres et la rougeur au front; le mot est presque toujours l'écueil du désir, l'épouvantail de l'imagination, et si les hommes étaient assez adroits pour ne jamais laisser deviner le mot, ils ne perdraient pas si souvent leurs avantages.

A ce sujet on raconte qu'un naïf enfant de Mahomet, arrivé dernièrement à Paris et ne connaissant d'autres usages que ceux du vieux sérail, fut vraiment tout troublé en apercevant dans les mains des Parisiennes des mouchoirs tellement beaux qu'il leur attribua la même signification qu'à ceux prodigués au harem; l'enfant se prit presque à pleurer, croyant juger que toutes les jolies Françaises avaient ainsi leur conquête arrêtée. Pour ranimer ses espérances, il fallut bien lui démontrer que la mode seule imposait chez nous ce luxe séduisant; pour plus de conviction, on le conduisit à l'un de nos magasins les plus remarquables par la recherche de ses broderies, et le jeune Turc ne se trouva bien rassuré qu'alors qu'on déploya devant lui

les mille jolis mouchoirs confectionnés dans la maison de M^{me} Payan*.

Il est vrai que cette année il ne faut pas être Turc pour admirer les objets charmans qui se trouvent chez M^{me} Payan, et nous devons à la mode de raconter combien ses petits bonnets sont tous coquets et séduisants, ornés qu'ils sont par un nouveau genre de ruban diaphane et léger qui est bien la plus gracieuse fantaisie du printemps; nous devons ajouter aussi qu'il sera le signe distinctif des modes de M^{me} Payan, car elle seule a ce joli ruban composé par elle et employé exclusivement à ses modes.

Les peignoirs et robes exécutés dans cette maison y donnent déjà un aperçu de ce que l'été offrira de plus joli en lingerie; les rivières à jour dominent partout: elles se trouvent dans les entre-deux et au bas du volant qui garnit les robes en mouseline ou batiste; les volans seront de grande mode sur toutes les robes en lingerie; nous n'osons dire quelle immense valeur pourront leur donner les broderies et dentelles qui les orneront.

Nous ne saurions décrire exactement les jolies nouveautés qui abondent aux magasins de M^{me} Payan; mais nous devons nos éloges tout particuliers à des coupes de fichus, qui sont d'une élégance ravissante, formant corsage, petites manches, et suppléant parfaitement à ce que les corsages plats ont peut-être de trop exigü pour la tournure. Nous placerons ici la nomenclature des principales nouveautés que nous voudrions citer, mais qui peuvent se renfermer dans un même éloge parce qu'elles en méritent toutes également.

Bonnets à l'*Ambass adrice*.

Bonnets violette.

Bonnets Norma.

Bonnets à pouff.

Bonnets chapeau.

Écharpes à la *Camaraderie*.

Pélerines à la *Cauchoise*.

* Rue Vivienne, 13.

Décolletés Charlotte.
 Vénitiennes à revers.
 Cols manteaux.
 Cols à châle.
 Broches à revers.
 Broches à jabots.
 Robes à tablier.
 Robes à volans, avec rivière à jour.
 Peignoirs à quadrilles de jours.

Littérature.

« Je me fie à mon roi et en sa parole, autrement ce ne serait pas vivre que de vivre en telle défiance; il vaut mieux, au surplus, mourir d'un brave coup que de vivre cent ans en peur. » C'était à la veille de la Saint-Barthélemy que l'illustre victime du roi Charles IX prononçait ces mémorables paroles; c'était entouré de ses amis qui le conjuraient de fuir en lui montrant tous les périls dont il était menacé, que l'amiral Coligny répétait : « Je me fie à mon roi et en sa parole. » N'est-ce pas là une de ces phrases magiques qui dépeignent toute la puissance d'une âme noble et courageuse? Quelle imposante figure que ce vieux guerrier, impassible au milieu des décharges de mousqueterie, des cris des assassins et des martyrs, et du râlement solennel des tocsins du Paris catholique. Coligny, qui mille fois a bravé la mort dans les tempêtes de l'Océan et dans les combats contre les ennemis de la France, Coligny se présente désarmé devant cent adversaires et mille poignards qui le menacent, il les considère d'un œil calme et même compatissant; les bourreaux semblent un instant hésiter; mais la voix rauque de Besme s'élève : Dieu le veut.

Et le corps mutilé de Coligny est traîné processionnellement jusqu'au Louvre.

Bien des livres ont été faits sur cet horrible drame de notre histoire, et le succès de la belle partition de Meyerbeer est un

témoignage de l'intérêt inépuisable que présente cette sanglante catastrophe; mais personne n'avait encore songé à s'occuper plus particulièrement de l'amiral de Coligny, cette immortelle victime du 24 août 1572.

M. Gerber s'est imposé cette tâche, et dans un roman intitulé *les deux Commandeurs**, il nous a présenté Coligny en *ménagier*, occupé de ses prés et de ses vendanges. L'ouvrage est empreint d'un caractère historique parfois bien tracé. Il y a une consciencieuse exactitude dans tout l'ensemble, et de la vérité dans beaucoup de détails sur les mœurs et l'esprit du temps; le roman de M. Anatole Gerber présente pourtant plusieurs côtés faibles: ce qu'on appelle le drame manque souvent dans *les deux Commandeurs*, et il y a une grande inhabileté dans la combinaison des situations destinées à faire ressortir les caractères principaux; au total, c'est un bon roman, mais une étude historique assez faible.

Il y a de la mode pour tout et dans tout; la vérité de cette maxime se fait voir surtout dans le choix des sujets de livres de tableaux et de pièces: les Romains étaient tout-à-fait tombés même à la Comédie Française et à l'Institut: le sanglant moyen-âge, qui s'est élevé sur les scènes de l'Ambigu et de la Porte-Saint-Martin, a bientôt fait place à la brette du régent, et à la poudre de la Pompadour. Ce problème du dix-huitième siècle est encore le siècle à la mode, voyez plutôt nos ameublements, voyez plutôt nos costumes; il vient d'inspirer M. Saint-Pern Couellan, député de l'arrondissement de Dinan.

Ce ne sont pas les aventures galantes de Trianon ou du Palais-Royal qu'a choisies l'auteur, mais bien les événements militaires qui ont signalé le règne de Louis XV. Contre l'usage généralement adopté, le titre du roman de M. Saint-Pern Couellan résume tout son livre et en indique claire-

* Chez Lachapelle, éditeur.

ment le sujet : *Le Combat de Saint-Cast*.

Louis XV, ou plutôt son armée, faisait la guerre en Allemagne; pour faire une diversion favorable à ses alliés, l'Angleterre avait conçu un plan général de débarquement sur les côtes de France. La première descente eut lieu à Cancale, le 4 juin 1758; elle valut à la marine française une perte de douze millions; la seconde fut à Cherbourg, le 7 août, et eut pour résultat la destruction de nos forts et de nos bassins; la troisième expédition de ce genre fut le débarquement de Saint-Cast; la défaite des Anglais fut une victoire sinon mémorable, du moins très-utile à la France. Le caractère sauvage et guerrier des Bas-Bretons a inspiré de fort belles pages à M. Saint-Pern; les mœurs et les chants militaires des Gallois, les plaines et les rochers, encore parsemés des débris des druides de la vieille Armorique, l'aspect sauvage des forêts d'Irmensul, tout cela, en effet, est digne d'avoir pour interprète une âme poétique, une plume habile; c'est ce qu'a prouvé ce livre aussi profond de pensée qu'intéressant de détails et d'incidents.

Voici les *Parasites** : certes c'est un roman que l'on n'accusera pas d'être triste, sombre, et d'inspirer au lecteur une lugubre mélancolie. Ce n'est donc pas pour vous, *élégiaques imaginations désillusionnées* (style romanesque) que M. Jules Lacroix a écrit son livre, c'est une gaité franche et de bon aloi, un rire joyeux et naturel, c'est de la comédie et de la bonne comédie en forme de roman.

Qui n'a entendu parler le *Notaire de Chantilly*? une telle célébrité est incontestablement la meilleure preuve d'un véritable mérite. Aussi le nom de M. Léon Gozlan a-t-il pris son essor, et le bruit causé dans le monde littéraire par son notaire n'est-il pas encore apaisé, que les *Méandres* ont apparu sur les carreaux de l'éditeur Werdet et des cabinets de

* Chez Dumont, libraire, Palais-Royal.

lecture comme une nouvelle source de plaisir pour ses lecteurs et les amis de son talent. Ce livre est une suite de nouvelles piquantes et délicieuses qui révèlent à la fois une imagination puissante et une plume aussi facile qu'exercée.

Un mot encore sur le *Registre de Mademoiselle* : c'est un début, et il ne faut jamais accueillir ces essais littéraires avec une trop grande sévérité. M. Alphonse Baudot est sans doute un de ces jeunes gens qui partagent les illusions sur la vie d'homme de lettres, car son livre est un roman qui engage les jeunes gens à embrasser la carrière d'écrivain. Cette pensée nous semble un peu prétentieuse de la part de M. Baudot; croit-il que le *Registre de Mademoiselle* lui donnera tant de jouissances d'amour-propre qu'il bénira son étoile de l'avoir conduit au Parnasse?... Nous ne le pensons pas.

LÖDWING.

Le Matin et le Soir.

Que le matin est beau, lorsque la lumière du jour commence à paraître et se brise en mille rayons! lorsque les chants joyeux résonnent de toutes parts, et que le bruit vient interrompre notre sommeil!

Les nuages déploient leurs franges teintes d'or, brillans sont les sommets des hautes montagnes, les cimes des arbres qu'agite la brise onduleuse; les vallées ruissellent de rosée, la mer réfléchit les feux du soleil naissant, et les vagues bruyantes meurent sur le rivage.

Chaque fleur relève sa corolle un instant abattue; l'insecte bat de l'aile et vole dans l'air.

Tout est calme dans la nature : la création semble reconnaissante du repos qu'elle vient de goûter, et, plus fraîche et plus belle, elle sort de son sommeil. Les cieux sont parsemés de bandes de feu, et les cheminées des chaumières, à

moitié cachées par les bocages humides des vapeurs de la nuit, envoient vers le séjour des anges leur fumée aux spirales bleuâtres.

L'heure du matin, qu'elle résonne pure à mon oreille, lorsque la cloche du village l'annonce au hameau voisin ! Mais pourtant il est une autre heure dont j'aime à ressentir l'influence secrète, une heure d'un silence profond, mélancolique et religieux : cette heure, c'est celle du jour mourant, lorsque la clarté de l'astre lumineux disparaît, lorsque les étoiles couvrent le firmament : la voix se tait ; mais l'âme s'émeut, et l'homme sent.

C'est l'heure des visions : à cette heure, tout perd sa couleur, toute forme s'efface, et l'on rêve d'anges et de séraphins.

Les pensées reposent alors sur le cœur, semblables à des gouttes de rosée au calice d'une fleur : la fleur conserve la rosée, le cœur garde religieusement les pensées, et l'aube matinale passe sur les pensées et la rosée.

C'est alors que l'esprit immortel voudrait avoir des ailes et s'envoler dans l'espace.

Le matin est beau, brillant et doux ; mais le soir inspire des rêveries qui touchent de plus près à l'immortalité.

CLARISSE DOUSSIN DUBREUIL.

CHRONIQUE.

Décidément notre époque est une époque tout-à-fait dramatique ; la question à l'ordre du jour partout, dans les salons du faubourg Saint-Germain, dans les boudoirs de la Chaussée-d'Antin, dans les boutiques et les arrière-boutiques du faubourg Saint-Denis, la conversation universelle enfin, c'est la grippe ! on n'entend parler que maladies, épidémies, épilepsies. Tout le monde aujourd'hui a payé et repayé son tribut au fléau ; je connais telles et telles qui ont eu une, deux et trois fois la grippe. Aussi peut-on s'appeler à juste

titre trois fois heureux si on l'a évitée entièrement ; cependant tout porte à croire que bientôt nous serons débarrassés du fléau, car c'est aujourd'hui le 28 février, et depuis le 17 janvier nous sommes *grippés*, entourés de *grippés*, *regrippés* et entourés de *regrippés*.

Pour ne pas sortir de la question (question de maladies), je vous dirai que je sais un jeune auteur qui a terminé un drame historico-fantastique sur l'aventure qui vient d'avoir lieu au port Louis près de Lorient. Il était minuit, et le bal était dans tout son éclat ; de temps universel on n'avait vu pareille fête et un tel luxe dans le pays. Une jeune fille de vingt ans, jeune et belle comme un sylphe, est engagée à valser par un grand jeune homme aux cheveux noirs et à l'œil étincelant ; aux premiers accords, le valseur saisit la jeune fille, et chacun admire leur grâce et leur vigueur. L'orchestre prend une cadence de plus en plus rapide, il n'y a plus que nos danseurs qui continuent ; ils deviennent alors l'admiration de tous, la musique va de plus en plus vite, et les valseurs continuent, on eût dit un défi entre les musiciens et les danseurs ; cependant la jeune fille sent sa taille comme comprimée dans un étau de glace, elle lève les yeux sur le jeune homme, une pâleur mortelle couvre son visage, son regard est fixe, ses traits sont horriblement contractés, son corps est immobile, et ses jambes seules suivent la cadence de la musique ; elle tremble, elle n'ose le regarder, elle se trouble, perd la mesure et s'arrête ; son valseur s'arrête aussi, et reste plus immobile qu'une statue ; la jeune fille pousse un cri, elle tombe d'un côté et le danseur de l'autre. On la relève et on la fait revenir de son évanouissement ; on relève aussi le danseur ; mais ce n'était plus qu'un cadavre !.....

On reconnut alors que la jeune fille avait fait trois tours de salle avec un mort !

La *Valse des morts* : tel est le titre que va donner à son ouvrage le jeune poète dont je vous parlais tout-à-l'heure. On comprend aisément tout le parti que peut tirer de cette aventure un auteur qui a l'habitude de la scène ; on peut donc garantir le succès (futur) de la *Valse des morts* ; car notre poète est déjà connu dans le monde littéraire par son théâtre ; cet auteur, c'est M. Alfred D....., on m'a défendu de le nommer ; tout ce que je puis vous en dire, c'est qu'il prend quelquefois part à la rédaction d'un grand journal, et que ses feuilletons font beaucoup de plaisir. — Rumeur dramatique.

Il est vraiment fâcheux que cet événement, digne d'inspirer à Bürger ou à Hoffmann une ballade ou un conte, il est fâcheux que cet événement ne soit pas arrivé quelques mois plus tôt, nous l'eussions lu sans doute, dans le livret du musée, c'est-à-dire du salon ; car le musée, hélas ! il est fermé, fermé pour tous, et les chefs-d'œuvre des Raphaël, des Rubens et des Poussin, vont dormir trois longs mois dans les ténèbres et la solitude. Demain, c'est le grand jour des artistes ; le salon est ouvert, les coteries vont se taire, se mettre en bataille et attendre de pied ferme les arrêts du souverain juge : le public ! demain, foule dans les galeries du Louvre, foule de flâneurs, d'envieux, d'admirateurs et principalement de désœuvrés, mais enfin foule, foule épaisse, compacte, cohue !

Dans la peinture comme dans la littérature, comme dans tout, il y a de la camaraderie. Mais ce n'est pas faire de la cama-

raderie que de signaler les tableaux devant lesquels s'arrêteront le plus grand nombre ; c'est justice et voilà tout ; d'ailleurs c'est un avertissement que nous donnons à ceux qui vont demain commencer ce long pèlerinage de trois mois : *Saint Louis au pont de Taillebourg*, par Delacroix ; *Antoine et Cléopâtre faisant essayer des poisons à leurs esclaves*, par M. Gigoux ; le *Mariage de Tobie* et le *Pêcheur entraîné par une nymphe*, par M. Lehmann ; le *Christ et les misères humaines* de M. Scheffer ; l'*Exécution de Strafford*, *Charles I^{er} insulté dans une taverne*, et *Sainte Cécile*, par M. Delaroche ; la *Préface du Décaméron*, par M. Vinterhalte ; le *Déjeuner sur l'herbe*, par M. Roqueplan ; *Jésus-Christ prêchant le peuple*, par M. Célestin Nanteuil ; le *Paysage de Marilhat*, dans lequel est si gracieusement enchâssé le groupe de Daphnis et Chloé, etc., etc.

Aujourd'hui nous ne faisons que citer quelques toiles des plus remarquables ; demain, nous assisterons à cette première représentation artistique, nous serons témoins de l'impression générale, et nous signalerons encore quels sont ceux de nos jeunes artistes qui auront produit quelque œuvre remarquable, ou fait quelque chose pour la gloire de notre école moderne.

WINDER-BERG.

A ce Numéro sont jointes les planches 1330 et 1331.

De tout temps on a inventé une recherche dans l'intérêt de la toilette des femmes ; parmi tous ces soins particuliers, que la plus grande beauté même ne peut dédaigner, il faut placer aujourd'hui le système épilatoire de M^{me} Dussert, qui a trouvé une composition qui enlève immédiatement jusqu'à la racine les duvets du bras et du visage (on en fait l'épreuve avant d'acheter), des eaux à teindre les cheveux, la *Crème du Sérail*, qui blanchit et adoucit la peau à l'instant même qu'on en fait usage, recommandent particulièrement la maison de M^{me} Dussert, rue du Coq-Saint-Honoré, 13.

IMPRIMERIE DE V^e DONDEY-DUPRÉ, RUE SAINT-LOUIS, N^o 46, AU MARAIS.





28 Février 1837

1330.

Modes de Paris.

Petit Courrier des Dames.

Boulevard des Italiens, n° 21, près le passage de l'Opéra.

Couffures exécutées par M. Dubois, r. L. Honore, 293. Robe en crêpe garnie de Roses
et Robe en tulle à points d'esprit, façon de M. Deneuport, r. Mont Thibaut, 4.

Kyuntamiento de Madrid

John J. & J. Fuller, 24, Newmarket Place, London.